

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 1

Artikel: La tireuse de carte
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est de vieux mots qu'il faut restaurer et, avec eux, les vertus magnifiques qu'ils recouvrent : honneur, bravoure, tendresse, générosité. Déjà, il semble que la jeunesse les retrouve, derrière son visage révolté, voyez-la chercher désespérément ces réalités perdues. A cette jeunesse de 20 ans, si différente de ce que nous fûmes (et combien meilleure sans doute), il faut accorder confiance. Alors que notre génération se trouve prise entre deux feux, entre ses illusions perdues et une espérance qui ne se réalise point encore, elle regarde devant elle, avec ses énergies intactes et ses longs espoirs. A nous de la comprendre, à nous de l'aider. C'est entre ses mains que se tient le destin du monde.

Pierre Deslandes.

RENDEZ-VOUS

MONSIEUR MELICHON regarde avec angoisse une lettre qu'il tient d'une main tremblante, et murmure :

— Serait-ce une facture ?

Vivement, il déchire l'enveloppe ; ses yeux volent à la signature :

— Mazette ! mon vieil ami Mazette !

Aussitôt, ses joues, devenues pâles sous le coup d'une grosse émotion, se colorent à nouveau. Son cœur, qui battait si fort, réfrène son élan... Délivré de toute inquiétude, M. Mélichon dévore la missive :

— Il m'invite à souper... mardi... brave Mazette ! à sept heures devant le magasin de cuirs. Voyons... mardi, c'est aujourd'hui... quel bonheur ! Sept heures moins vingt ! Ne nous amusons pas... en passant, j'aviserais la pension que je ne souperai pas...

* *

Dix-sept minutes plus tard.

M. Mélichon est devant le magasin de cuirs. Il se réjouit à l'idée de serrer la main de son ami Mazette, et surtout, à la perspective de savourer un menu plantureux.

— Comme cela vaudra mieux que les plats banals et mal préparés de la pension ! Dans trois minutes, Mazette sera là... ce n'est pas dommage, car il fait froid, et je sens mon estomac s'impacienter. Quel bon souper nous allons faire, quelle belle soirée nous allons passer !... Un cœur d'or, ce brave Mazette !

M. Mélichon s'estime le plus heureux des hommes. Il considère les passants avec un peu de dédain et se dit en lui-même :

— Ces pauvres gens vont souper chez eux, ce soir... tandis que moi... je vais au restaurant. Ils auront les restes du dîner... tandis que moi...

Son imagination le conduit devant une table appétissante, garnie de plats merveilleux exhalant un fumet magique et colorés comme des mosaïques.

M. Mélichon fait les cent pas sur le trottoir. Parfois, il tire sa montre de son gilet, y jette un regard rapide et distrait, puis la remet en place. Il trouve le temps long... le froid sounois et infatigable, se glisse furtivement par les manches, le cou et s'en va le glacer tout entier. Sa patience, qu'il croyait indéfectible, commence à fléchir...

Cependant, fidèle à sa tâche, le temps passe. Mazette ne vient pas.

M. Mélichon attend toujours.

Son regard, une demi-heure avant si gai, est maintenant sans éclat, mélancolique, et fixe quelque part sur le pavé un poulet et une bouteille de vin imaginaires.

Sept heures vingt-cinq. M. Mélichon commence à désespérer et se prend même à envier les passants qui rentrent chez eux, dans leur logis bien chauffé, où ils trouveront un souper tout prêt...

Tandis que moi...

Il reprend son va-et-vient, allant de la laiterie au magasin de cuirs, puis soudain :

— Non... je n'attends plus... je vais attraper un...

Il éternue bien fort :

— Je ne vais pas l'attraper... Je l'ai déjà ! Maudit rhume.

Et pour donner plus de poids à cette malédiction, il éternue une fois encore. Puis, déçu, le

pas indécis, la tête basse, les mains dans les poches, il reprend le chemin du retour.

* *

La chambre de M. Mélichon est plongée dans l'obscurité. Méphisto, le canari, dort sur un perchoir. Tout à coup, un grincement le réveille. Etonné, Méphisto voit la porte s'ouvrir, livrer passage à une silhouette noire et se refermer ensuite. Un bruit sec... la chambre est éclairée. Il reconnaît alors M. Mélichon, la figure toute violacée. Méphisto lui trouve drôle d'air... il n'ose pas le saluer par son chant habituel. De ses yeux ronds et vifs, il suit les mouvements de son maître. Il le voit enlever son manteau, s'asseoir dans un fauteuil, et se frotter les mains pour rétablir la circulation normale du sang. Il le voit prendre sur la table une enveloppe ouverte, en sortir une lettre, la déplier et la lire à haute voix, lentement, très lentement :

« Mon cher... je t'invite à souper mardi de... »

Ici une courte pause... M. Mélichon croit avoir mal lu. Il reprend :

« Je t'invite à souper mardi de la semaine prochaine... »

Méphisto ne comprend pas, mais il aperçoit, à travers les barreaux de sa cage, le poing de M. Mélichon qui s'abat furieusement sur la table.

Méphisto sursaute...

Puis, indifférent, il reprend son sommeil interrompu.

Pierre Addor.

Nouvelles relations. — Je ne lui ai pas maché qu'il y avait des centaines de personnes en ville qui n'avaient jamais entendu parler de lui.

— Ça a dû lui en boucler un coin ?

— Boucler un coin ?... Il est parti immédiatement pour tâcher de leur emprunter de l'argent.

LA FÊTE DU MACARONI

C'EST un épisode de la vie de personnes dont celles qui sont encore de ce monde ont les cheveux passablement gris. Dans le canton de Neuchâtel, à St-Aubin, cinq enfants déjà grandelets, trois filles et deux garçons se trouvaient être seuls à la maison. Les père et mère avaient dû se rendre à Provence pour l'enterrement d'une grand'mère.

— Vous serez sages ! Recommandation usuelle qui n'est que rarement suivie et voici l'argent pour vos provisions.

Sitôt les parents partis, le conseil des enfants se réunit, tel celui des rats du fabuliste et après mûres réflexions décida de se régaler une bonne fois de macaroni. Le père n'aimait pas les pâtes, on n'en voyait jamais sur la table de famille.

On ferait un macaroni, mais un de ces macaronis monstres et bien beurré. C'est avec le sentiment de la dignité de sa charge que le frère fut délégué, muni du numéraire, chez l'épicière acheter les tubes comestibles qui firent la renommée de l'Italie. Il en demanda un puissant cornet. Ce n'était pas alors les spaghetti modernes ou les grêles macaronis de nos jours, non c'étaient des quart de pouce, quelque chose de respectable. Mis à l'eau salée et sur un feu doux dans la plus grosse des marmites pendue à la crémaillère, sous les yeux émus des petits gourmands en cercle autour du foyer, la sœur aînée fit rituellement les gestes voulus. Après épuración, le volume parut bien un peu considérable, mais les appétits n'étaient pas « de rave » et la livre de beurre qui avait remplacé l'eau aiderait bien le tout à descendre dans les estomacs.

On se mit à table, les assiettes reçurent chacune leur « enchatelée ». Une fois, deux fois, à la troisième reprise « la rengoumée » commença à se faire sentir, un doute planait : comment les parents prendraient-ils la chose quand ils verraient les copieux restes ?

Il faudrait peut-être les faire disparaître, mais comment ? Si on porte au cochon, les voisins pourraient trahir ; au ruisseau de même. Les avis les plus divers sont émis et cela menace de finir en dispute lorsque l'aîné des garçons met la main au plat, prend les pâtes à la poignée et commence à les lancer à la figure de ses sœurs. Celles-ci font de même et en un clin d'œil le dîner dégénère en bombardement. Et en veux-tu ? et

en voilà ! jusqu'à ce que l'énorme bol soit vide. Les habits, les meubles, la tapisserie, les tableaux, tout en a eu son compte. Les ancêtres, dans leurs cadres en ont eu leur large part aussi. Une fois les hostilités terminées, l'aînée s'écria : « Tiens, les grands-parents sont sûrement d'origine italienne, on le voit au macaroni, ils s'en sont régalez ».

Mais, il s'agit de nettoyer, autrement, « gare la casse » ! Tant bien que mal un peu d'ordre se fit, coup d'éponge, de torchon, de balai.

C'est égal, on s'est bien régalez et bien amusé, si seulement il y avait plus souvent des enterrements, fut la « motion d'ordre » après réparation du désordre.

Au retour des parents, la mère se demanda, à vrai dire, où avait passé sa livre de beurre, personne n'en savait rien. Grâce à sa diplomatie, la tapisserie fut remplacée peu de jours après.

Des fêtes ainsi, dans le mobilier moderne n'iraient pas sans inconvénients.

Marthe Sp.

LA TIREUSE DE CARTE

L'ENTEMENT, le souffle court, l'homme avait grimpé les deux étages d'un escalier obscur, puis, sans même lire la plaque vissée à la porte d'entrée, avait sonné, timidement. Une bonne revêche, l'œil soupçonneux, l'avait fait entrer dans l'antichambre.

— Prenez place ! Ça va être votre tour.

Après un quart d'heure d'attente, une porte s'ouvre et une voix onctueuse prononce :

— Entrez !

L'homme saisit sa serviette et s'avance, hésitant, dans la pièce voisine. Le demi-jour qui y règne permet de distinguer vaguement une dame d'âge incertain, assise derrière une table couverte d'un tapis qui a dû être vert, autrefois. Visage maquillé, un nez en bec d'aigle où chevauchent, instables, des lunettes aux verres teintés de jaune. Dans un coin, un perroquet empaillé, sur un perchoir. Un gros matou somnole dans un corbeillon douillettement garni.

— Asseyez-vous, monsieur, glapit la dame aux lunettes, en lui désignant le fauteuil placé en face d'elle. Puis, sans autre préambule, elle étale sur la table un jeu de cartes, après l'avoir brassé avec méthode.

— Le petit jeu, c'est cinq francs. Le jeu moyen, avec renseignements détaillés sur le présent, plus trois mois pour l'avenir, sans garantie, c'est dix francs. Pour le « Grand jeu », système Lenormand, absolument infaillible, vous dévoilant l'avenir deux ans à l'avance, ce serait vingt francs.

L'homme, sa serviette sur les genoux, fixant d'un regard ahuri la matrone au bec d'aigle, se tremousse sur son siège, l'air inquiet.

— C'est que, madame, je... je dois vous dire que...

Alors, la vieille, d'un ton conciliant :

— Bon ! Bon ! Ça va. Les temps sont durs pour chacun. C'est entendu, le petit jeu, à cinq francs.

Puis, saisissant le paquet de cartes, d'une main experte, elle étale le jeu par séries de neuf cartes, sur trois rangées, le revers en dessus. Puis elle retourne l'une après l'autre les cartes du premier rang, de gauche à droite, en comptant à haute voix :

— Un, deux, trois, quatre, cinq ! Le valet de carreau... Hum ! Une lettre d'un homme d'affaires ; un léger ennui. Un, deux, trois quatre, cinq ! le valet de pique ! Ho ! ho ! Méfiez-vous d'un soi-disant ami. Il mettra la zizanie dans votre ménage...

Mais l'homme, voyant ce singulier manège, fait mine de se lever et cherche à placer un mot. Inutile, la cartomancienne, imperturbable, d'un geste le fait rasseoir.

— Une minute encore, monsieur ! Je tiens à vous laisser sous l'impression d'une bonne nouvelle... Un, deux, trois, quatre, cinq ! La dame de cœur... et voici le valet de trèfle ! A la bonne heure ! Voilà qui est excellent, monsieur, excellent ! Vous allez bientôt rencontrer l'âme sœur qui embellira la fin de votre vie. Ce sera votre

soleil couchant. Et ce qui ne gêne rien, la belle sera accompagnée d'un gentil petit magot bien rondlet. Le trèfle, c'est la fortune certaine et proche. J'en suis bien aise pour vous. Voilà ! C'est cinq francs !

L'homme s'était levé depuis un moment déjà. Inquiet, il s'était rendu compte que la tireuse de carte l'avait pris pour un client, venu pour la consulter. Il fallait couper court à ce malentendu qui n'avait que trop duré. Timidement, un léger tremblement dans la voix, il ouvrit sa serviette, déplia un prospectus qu'il tend à la bonne femme. Celle-ci, après y avoir jeté un coup d'œil et voyant que son visiteur lui faisait des offres pour un aspirateur à poussière, abandonne instantanément son air inspiré de dévotion et l'apostrophe, comme une vraie furie, en criant d'une voix suraiguë :

— S'pèce d'idiot ! Triple andouille ! Vous venez pour m'offrir votre machin, votre truc à poussière du diable et vous me laissez vous prédire un superbe mariage, avec de la belle galette en plus, sans ouvrir la bouche et sans vous expliquer. Déguepissez en vitesse, sinon...

L'homme, abasourdi, plia l'échine sous l'averse. Mais, sachant qu'il était venu pour gagner de quoi vivre quelques jours, dit :

— Excusez-moi, madame ! Je crains un fâcheux malentendu. Je ne suis pas venu pour me faire prédire l'avenir. Le présent m'écrase déjà de sa misère. Permettez-moi de repasser un autre jour pour mon aspirateur le « Ramasse-Tout », instrument merveilleux qui...

Mais la matrone l'interrompt brutalement :
— Fichez-moi la paix avec votre engin de malheur. Voici la porte !

Alors, le pauvre diable ramassa sa serviette, s'inclina humblement, mais avant de se retirer lui dit :

— Madame ! Si vous aviez crié aussi fort que maintenant quand je suis entré, je vous aurais dit qu'il y avait maldonne. Mais je suis un peu dur d'oreilles et je n'ai rien entendu de vos prédictions. Je croyais que vous faisiez une « patience » et je n'ai osé vous interrompre. Au surplus, vous ne m'avez pas laissé placer un seul mot. Quant à vos pronostics, j'ai de bonnes raisons de croire qu'ils ne se réaliseront pas. Je suis déjà marié, mais j'attends toujours la galette annoncée.
F. Wæfli.

Vieille réforme. — Un jour viendra, s'écrie l'éloquente féministe, où la femme touchera le salaire de l'homme.

— Cette heure est venue, interrompt un homme dans la foule. Tous les samedis soirs, c'est ma femme qui retire ma paye.



LA CHANSON DE MADELEINE

I

C'est à mon jour de naissance, dans le jardin de mon père, qu'elle m'apparut pour la première fois.

Oh ! ce huitième anniversaire ! On m'en avait tant parlé d'avance, mon père m'avait tant rappelé que j'allais devenir un grand garçon, on avait fait tant de préparatifs, invité tant de monde, ma mère et les servantes avaient mis au feu, la veille, tant de fers à gaufres, et à la table tant de rallonges, que la vue de tous ces couverts et de toutes ces mains de femmes qui s'agitaient en mon honneur me faisait croire à un jour extraordinaire, où descendrait sur mon front je ne sais quelle grâce. Aussi, le matin, au saut du lit, je courais à la fenêtre : quoi ? rien n'annonçait le jour du saore ? Le village était toujours le village, Cerniât sous Treyvaux, près d'Echallens, dans le pays de Vaud ! Et même les fermes me parurent plus grises, avec leur large toit écrasé sur un sol de molasse, et plus plat l'horizon de flaques, de carrés de choux et de marécages...

L'après-midi, il est vrai, on vit accourir chez nous, dans leurs habits du dimanche, plusieurs de mes camarades d'école. Enfants de bourgeois cossus ou de ventripotents propriétaires, ils n'en valaient guère mieux : en attendant l'heure du souper, ils se conduisirent dans notre jardin en véritables rustaubs, et la présence de mes cousines ne fit qu'exalter leur grossièreté. Avec des cris à faire fuir tous nos oiseaux familiers, ils écrasèrent du talon les roses de ma mère, ravageaient les treilles mûres, criblaient de cailloux le jardin de Mademoiselle Véronique, notre vieille voisine. Les gros tombaient sur les petits, les garçons poursuivaient les filles à coups de poing, et les pleurs, et les hurlements se mêlaient aux rires où s'esclafaient des butors à l'âge ingrat.

Ce n'est pas pour me vanter, mais je ne m'associais point à ces pillages, ce jardin étant le mien ; et j'étais inoffensif parce que j'étais faible. Même, je protestai avec énergie, à part moi, en me promettant de tout dire à mon papa.

Cependant, le soleil, un soleil blanc, à demi noyé dans les premières brumes de l'automne, venait de tomber, là-bas, derrière le clocher noir. Cinq heures sonnèrent. Cris et jeux de mains s'alanguissaient, trahissaient, avec la lassitude, le réveil brusque du terrible appétit campagnard. L'œil luisant, la lèvre humide, on se retournait parfois vers la cour, séparée du jardin par une barrière à claire-voie. Assis à vingt pas de nous, sous la vigne du Canada qui courait le long de notre maison et diaprât de ses chaudes nuances la grisaille de la molasse, mon père parlait, au milieu de notables du village, venus pour lui demander conseil sur les affaires de la commune. Le bourdonnement de leurs voix graves formait comme une basse continue à nos cris aigus de petits mal élevés.

Mon cousin Jules Pleaux, gros gaillard à la bouche en four béant, m'interpella :

— Ah ça, est-ce que ta mère va nous faire crever de faim ?

— C'était-ce ma faute ?... Mais je filai doux, car je savais le poids de son poing, tombant sur ma nuque ainsi qu'une masse sur une enclume. Je poussai donc la grille et, me glissant dans le cercle des grandes personnes assises devant la maison, je vins me blottir auprès de ma bonne mère, en lui coulant dans l'oreille :

— Maman, ils ont très faim !
— Tout à l'heure, mon chéri.
— Tout à l'heure !... Tout à l'heure !... grommela Pleaux, quand je lui rapportai la réponse.

On eût dit qu'il allait avaler, en guise d'à compte, le pauvre ambassadeur ! Je me réfugiai derrière mes camarades. Mais, afin de tromper l'impatience générale, on me mit au milieu du rond pour m'entendre décrire les merveilles de la table dressée dans notre belle chambre. En fait de merveilles, je m'intéressais davantage aux histoires que je déchiffrais dans de très vieux livres découverts au fond de notre galetas ; mais les goinfres n'avaient d'oreilles que pour la mangeaille. Je leur dis, sur la nappe étincelante, la montagne de meringues débordantes de crème, les corbeilles de gaufres, l'énorme pâté de foie de veau en terrine, le gigantesque pudding au rhum...

— Oh ! fit Jules Pleaux, les yeux noyés, j'aime ça...

— Moi aussi...
— J'aime ça. Oh !...
— Oh !...

Ce fut un chœur de voix émues, de soupirs extasiés... Au même instant, dans la cour, résonnait un bruit insolite.

Tous mes gourmands se retournèrent, prêts à s'élaner au signal : ils s'en léchaient déjà les doigts. Oh ! le désappointement !... Nous entendîmes une voix d'homme, celle de Mlle Véronique ! Notre voisine venait à mes parents avec des personnes que nous ne connaissions point.

— Ah ! il y a des enfants qui s'amuse ! Eh bien vas-y, ma pauvre petite, nous avons à causer...

Ainsi parlait la vieille fille, d'un ton qui, sans être dur, n'était point celui de ma mère.

La porte du jardin s'ouvrit. Poussée par Mlle Véronique, dont la main n'était pas engourdie,

une jeune étrangère tomba parmi nous.
C'était une enfant blonde et toute frêle, à en être quasi diaphane. Hors des mains de notre voisine, on la vit faire encore quelques pas, d'une allure plus naturelle, et qui n'était pas sans grâce dans sa nonchalance : elle avait une démarche onduleuse, et ses pieds semblaient effleurer le sol. Ainsi, l'inconnue entra, en chapeau de fleurs, dans notre jardin de paysans, qui, de mémoire des Périer petits et grands, n'avait jamais reçu pareille visite.

A la vue de tous ces petits villageois qui la regardaient bouche bée, elle s'arrêta, un peu surprise, et fixa sur nous ses yeux bleus, de ce bleu clair du Nord, qui paraît limpide et qui reste impénétrable comme la mer. Comme personne ne lui faisait accueil, ses regards se tournaient à droite et à gauche, semblaient chercher une retraite. Soit par fausse honte, soit manque de courtoisie, nous restions là, stupides. Les grands ricanaient ; les petits, un doigt dans la bouche, fasaient des yeux ronds. Mes cousines tournaient autour d'elle, se montraient l'une à l'autre ses fines bottines, sa ceinture jaune d'or que fixait, par derrière, sur sa robe blanche, un énorme nœud de ruban, son chapeau « bergère » mal ajusté, que parfois, d'un mouvement de tête, elle devait remettre en place. Pour des campagnards enfoncés dans leur milaine, tout ce qui brille est parure de prince, et ces chaussures, un peu fatiguées, nous firent seulement conclure que l'inconnue venait de très loin.

(A suivre.) Samuel Cornut.

Il en avait perdu l'oreille. — En ce moment où, un peu partout, est commémorée la gloire du compositeur Brahms, voici un mot de lui que beaucoup de compositeurs pourraient faire leur.

On jouait, à Vienne, une sonate de Brahms, pour violoncelle et piano. Le maître en personne était au piano. Mais le violoncelliste lui sembla vraiment indigne, par son jeu, de faire partie avec lui. Aussi Brahms, dans un agacement croissant, frappait-il de plus en plus fort sur le clavier et manœuvrait-il la pédale.

— Pas si fort, lui dit enfin le violoncelliste, je ne m'entends plus.

— Vous avez bien de la chance, murmura Brahms, avec un sourire.

Patrie Suisse. — Dans la Patrie Suisse du 6 janvier un beau reportage de C. Egli sur « un pont qui hiverne » : il s'agit du pont sur le Steffenbach, de la ligne Furka-Oberalp, qui est démonté et remonté chaque année. Dans le même numéro, Léon Savary publie une nouvelle fort originale, d'une satire fine et vigoureuse. A noter encore une causerie de N. Jeanmonod, de curieuses photographies prises du haut d'une cathédrale et de nombreuses actualités.

**Avez-vous acheté
l'Almanach du Conteur
pour 1934.**

**C'est la dernière heure qui sonne
pour vous le procurer à l'épicerie de
votre village.**

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC
HALDIMAND, II

Ecoute, Mon chéri!...
Veux-tu être pour moi
Ce que tu dois être ? ?
Du « DIABLERETS » bois deux doigts
Tu auras le **Bien-Etre** !